

**François Charron, Marie-Hélène Montpetit, Michel Pleau**

Rachel Leclerc

Numéro 129, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36848ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2008). Compte rendu de [François Charron, Marie-Hélène Montpetit, Michel Pleau]. *Lettres québécoises*, (129), 38–39.

☆☆☆☆ 1/2

François Charron, *Le cri de la vierge*,  
Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2007, 106 p., 12 \$.

# L'appel au bonheur

**La récréation commence à la garderie, des bambins de deux ou trois ans sortent et commencent à jouer, à s'interpeller, à vérifier la réalité de leur existence.**

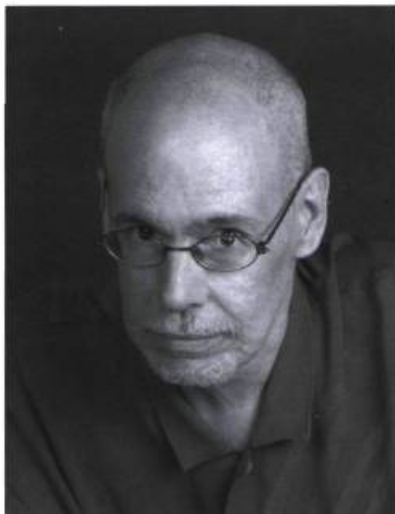
**A**u delà du cimetière jouxtant la petite église en bois blanc, à travers les arbres dénudés de novembre, je peux voir tous les bleus du fleuve. Depuis mon installation ici, il y a quelques semaines, les jumelles Bushnell sont l'objet qui me sert le mieux : des milliers d'oies blanches n'en finissent plus de passer, de tourner, de se poser, de repartir. Je suis entrée dans la lumière, me dis-je, stupéfaite.

François Charron convient bien à cette journée, lui qui m'offre, avec une simplicité qui n'est qu'apparente, sa science du bonheur et de l'amour.

« Le poète se doit d'être une hache qui tranche dans le dégoût de soi. » (p. 48) Pour réaliser un tel projet, il faut foncer vers la réalité. « Écrire équivaut à recevoir une gifle en plein visage. » (p. 64) Charron refuse de boudier sa propre santé, il ne cesse de mettre en perspective la matière et l'esprit, deux pôles entre lesquels il va et vient comme un nageur à la recherche de sa propre essence. Nous pourrions dire que la poésie est pour lui une question de concordance entre soi et soi, celui qui est à l'intérieur et celui qu'il offre aux autres. Aussi bien *Le cri de la vierge* devient-il un livre dans lequel on apprend à vivre.

Du dehors et du dedans, rien n'échappe au contrat de lucidité que l'auteur passe avec lui-même, car « derrière nos convictions, des épiluchures » (p. 46). On trouve ici une solide capacité d'isoler la souffrance et d'en faire un objet de clarté. Par respect pour le tout simple événement de sa naissance, Charron ne se contente pas de sauver le meilleur de lui-même, il rapaille en bouquet tous les résidus, toutes les bribes de beauté qui traînent sous les ruines du quotidien et de l'amour, ou qui ressortent de la rencontre avec ses semblables. Ultime résistance : la mémoire, « mon dernier fantôme » (p. 44).

Il y a du Fernand Ouellette dans la manière de cheminer, pour la force toute métaphysique qui baigne les constats, et un petit peu d'Élise Turcotte pour le choix presque ludique et apparemment anodin de certaines images. Au cœur du livre,



FRANÇOIS CHARRON



une part d'obscurité intitulée « Secrets retrouvés » amorce ou poursuit la descente dans la vérité. Puis vient ce vers, très beau de courage : « Même si je devais en souffrir, j'allais bientôt affronter le poème et rouler jusqu'en bas. » (p. 89) Aussi loin de la musique et du rythme que possible, la prose défile parfois sans lien apparent, et l'on se dit qu'il faut une bonne dose d'expérience pour tirer une telle unité, une aussi claire gravité de tout cela.



Il y a passablement de sous-Charron dans la poésie québécoise ; leur peu de signification est parfois si violent que le lecteur croirait se voir retirer une part de ses lumières. On peut copier la manière, il n'en sortira jamais que des bouts cassés, d'où l'importance pour chacun de créer sa forme et ses paradigmes personnels, de forger sa propre identité.

Mais savoir écrire, c'est aussi savoir *ne pas* écrire : un maître n'ignore jamais quelles ornières du non-sens et de la contrainte poétique il lui faut éviter d'emprunter. Là se situe l'art de François Charron.

☆☆☆☆ 1/2

Marie-Hélène Montpetit, *Dans le tabou des arbres*,  
Montréal, Triptyque, 2007, 54 p., 16 \$.

# Le sens tabou de notre vie

**Marie-Hélène Montpetit signe ici, à l'âge de quarante-cinq ans, son deuxième livre. Elle n'est pas hantée comme d'autres par l'accumulation des titres.**

**I**l y a quand même là un peu de minceur : quarante-sept poèmes, dont, soit dit en passant, la mise en page m'apparaît trop aérée et le caractère trop petit. J'ai aussi une légère réticence à l'égard du fait que chaque poème comporte un titre, comme si l'on avait voulu faire un *recueil* et non *composer un livre*. Du reste, ces titres, comme le texte lui-même, ont un penchant pour la référence culturelle, et l'on n'échappe pas aux noms de stars trépassées ou en voie de l'être. Mais que viennent faire, dans une poésie qui n'en a nul besoin, Raquel Welch, le King, Petula Clark et Brigitte Bardot? (Cette manie de cautionner notre frivolité collective en nommant nos vedettes est peut-être



MARIE-HÉLÈNE MONTPETIT

générationnelle. Connaissez-vous, en passant, la bonne intention qui a présidé à la naissance du King? L'Amérique bien-pensante, se voyant menacée par la montée des grands artistes noirs des années cinquante — avant la création des compagnies de disques Stax et Motown —, se donna pour mission d'imposer à la planète un chanteur blanc qui surpasserait les Noirs en popularité et détournerait d'eux la passion des foules. Joli, hein?)

Ces réserves mises à part, *Dans le tabou des arbres* est un livre fort intelligent qui témoigne d'un penchant naturel pour la note grave, voire tragique. Ici, avec « le grand cagibi de tes os » (p. 20), la rencontre avec l'autre n'est jamais simple, et l'intimisme n'est jamais naïf. Chaque vers est pesé, travaillé au scalpel, chaque métaphore est espérée, jaugée puis élue ou rejetée. On suppose qu'elle travaille



ainsi, la poète, qui semble avoir été munie au départ d'une grande provision de splendides images. « Il tombera le vent qui rouillait ma crécelle / et la matière poreuse de ta voix m'habillera de cinq sous / comme une mère détricotant le froid à mes menottes. » (p. 50)

J'aime l'univers de Montpetit, son livre est baigné des odeurs de la terre, du bois, des arbres. La vie est violente, et nos corps obéissent à la loi animale : ici, chaque page est anthropologique, me permets-je de dire, et embaume l'élémentaire, la matérialité de la vie. Pas de doute, cette femme, dont le feu court dans les veines avant de surgir en poème, est une affamée. C'est par la chair que ça communique et que ça vit ; or la chair, toujours, se tient au plus près du sol, de l'humus, là où battent le sang secret de l'autre et le sang tabou des arbres. La nature se révèle un lieu de prédilection pour la calligraphie de nos violences intérieures et de nos soifs, de toute notre pauvre présence arc-boutée contre le néant. C'est ce que ce livre nous réapprend.

☆☆☆ 1/2

Michel Pleau, *La lenteur du monde*, Ottawa, David, 2007, 56 p., 15 \$.

## L'âme à l'aube

C'est un livre de l'aube, nous apprend le communiqué de l'éditeur.

On imagine en effet Michel Pleau se mettre chaque matin en état de contemplation devant le jour naissant, en espérant une sorte d'illumination poétique à partir de laquelle le travail d'écriture pourra commencer. *La lenteur du monde* est aussi un lieu privilégié pour tenter de cerner ce que nous enseigne la présence de la neige, des arbres et de bien d'autres choses léguées par la mère, dont le visage traverse le livre comme un leitmotiv. Puis il y a le vent. On connaît des gens que le vent effraie, littéralement. Pleau, lui, en fait l'un des beaux thèmes du livre, car il sait que sa présence n'est jamais innocente et que le vent peut transformer celui qui sait l'écouter, ou le boire : « Qui n'a jamais bu le vent / ne sait rien de l'enfance » (p. 44). Et encore ceci, comme un mouvement de jupe : « C'est qu'il vente dans les souvenirs / un vent d'éclaircie et de jeunes filles » (p. 29).



Une fois passées certaines images, qu'il faudrait demander aux éditeurs d'interdire une fois pour toutes pour cause de péremption (« les premières neiges de l'ennui » (p. 14) ; « Tu regardes l'éternité / prendre son temps » (p. 19) ; « L'espace est une main / qui caresse le monde » (p. 32), on se dit que Michel Pleau se voue depuis plusieurs années, avec une remarquable constance, au déchiffrement de sa présence dans l'univers. Écrire n'est-il pas un dialogue de chaque jour avec l'objet de sa quête, avec ses propres souvenirs (d'enfance et d'amour) et avec ses obsessions ?



MICHEL PLEAU

« Ne demandez pas ici d'émotions fortes, tout n'est ici que douceur comme si de cette douceur élue ne devait se révéler progressivement ce que nous demandons à la vie : sens et équilibre. »

Ne cherchez pas ici d'émotions fortes, tout n'est que douceur, comme si de cette douceur élue devait se révéler progressivement ce que nous demandons à la vie : sens et équilibre. D'où le titre, qui convient au projet du poète, mais qu'on aurait voulu plus original et dont on aurait aimé qu'il ne nous ramène pas ce mot, le MONDE, dont l'abus ces dernières décennies a fini par m'en lasser terriblement. Si ce livre vaut pour une certaine qualité de poèmes, il reste qu'on peut ne pas goûter une telle évanescence ni ressentir une

telle tendresse pour le fait d'exister, qu'on peut réclamer de temps en temps un brin de fougue ou de révolte. Le maître zen lui-même a ses instants de colère, j'en suis sûre, et Miron, quant à lui, disait qu'un bon poème doit être comme la mer : quelques vaguelettes et puis, soudain, un rouleau déchaîné qui vient enflammer le sens, et ça recommence.

Puis il y a l'âme, citée plusieurs fois, dont je ne sais toujours pas ce que c'est. Tant mieux pour les (nombreux) poètes qui peuvent en parler sans rire. Oui, très sincèrement, tant mieux pour les poètes qui savent que l'âme existe et qui en connaissent la fonction et l'usage, ils ont une longueur d'avance que je leur laisse volontiers.

Les bambins sortent encore une fois de leur jolie garderie tels des bernard-l'ermite quittant laborieusement leurs coquilles, saisis par la froide humidité du jour. Ils s'installent à une table à pique-nique sous les grands arbres. Serait-ce mon propre ennui passager que je vois sur leur visage ? Lequel de mes trois poètes viendra aujourd'hui nous tirer du désœuvrement : celui de la lucidité, celui de la songerie lente ou celui du sang pulsatif ?